

virtue of Gidney and Millar's approach is that it allows us to understand clearly the circumstances, motivation, and ideological assumptions of each of those groups who made claims of professional competence over time, the rivalries that divided them, and the accommodations that were achieved between them. The problem is that in this telling of the tale the links being forged between the professions and the reform-minded bourgeoisie throughout the nineteenth century remain obscure. That accommodation became especially obvious in the age of the social gospel and the era of progressive reform, yet we learn little about it here, although the authors hint at it now and then. Two important questions arise as a consequence. To what extent was the cultural and social legitimacy of the various professions, old and new, secured by their involvement in the turn-of-the-century reform movement? And, to what degree is it possible to see the professionalization process as an aspect of class formation? It has always struck me as curious that the most notable interpreters of an emerging professional society, such as Harold Perkin, Thomas Haskell, and Robert Wiebe, have treated professionals as a class apart. In some ways, of course, they are. But such an approach also renders it unlikely that we will soon see an equivalent of E. P. Thompson's "making of the working class" emerging with respect to those who rule. Perhaps if Gidney and Millar were to carry the story forward into the twentieth century, building upon their vast knowledge about the professions and their social authority, and upon their careful use of evidence and respect for the canons of historical scholarship, a broader analysis of the professions' place in the larger ruling order might be possible. Of course, such a study, if it were to succeed, would repudiate a static view of class, and favour a dynamic and historically contingent study of class formation. On the basis of this superb volume, I would encourage the authors to entertain a project of that sort.

Colin D. Howell
St. Mary's University

Noël Baillargeon. *Le Séminaire de Québec de 1800 à 1850*. Sainte-Foy: Les Presses de l'Université Laval, 1994. Pp. 410.

L'abbé Noël Baillargeon poursuit, avec une constance exemplaire, la publication de son histoire du Séminaire de Québec. Le premier volume, paru en 1972, a été suivi d'un deuxième en 1977 et d'un troisième en 1981. Le quatrième vient de paraître après un intervalle un peu plus long. Comme

l'auteur n'en est encore qu'en 1850, nous souhaitons que le ou les tomes suivants nous arrivent rapidement.

N. Baillargeon suit sensiblement le même plan que son ouvrage précédent, ne changeant que l'ordre de présentation. Il étudie donc le personnel du Séminaire, le patrimoine, le Grand Séminaire, le Petit Séminaire, le cours d'études et les diverses matières enseignées. L'auteur examine chaque partie avec minutie et appuie son analyse sur une documentation abondante et pour ainsi dire exhaustive. Le travail d'historien est bien fait, comme dans les volumes précédents.

Dans cette première moitié du XIX^e siècle, le Séminaire de Québec est toujours handicapé par une pénurie de personnel, même si la situation s'améliore beaucoup à la fin de la période étudiée. C'est une des conséquences du manque de vocations sacerdotales qui sévit depuis longtemps. Néanmoins, un événement majeur survient au Séminaire, le personnel se canadienise: de moins en moins nombreux, les prêtres français cèdent la place et la direction de l'institution à des natifs du pays. L'auteur met en vedette trois d'entre eux: Jérôme Demers, Jean Holmes et Louis-Jacques Casault, qui vont renouveler l'enseignement classique et jouer un rôle important dans la société québécoise. Leur action était déjà connue en bonne partie depuis la parution de leur biographie dans le *Dictionnaire biographique du Canada*, mais elle prend toute sa signification quand elle est mieux située dans la continuité historique de la vie du séminaire.

Les spécialistes de l'histoire de l'éducation apprécieront tout spécialement les nombreuses pages (plus de la moitié du volume) consacrées aux deux institutions (le Grand et le Petit Séminaire) et aux programmes et matières d'études. Les grands Séminaristes (futurs prêtres) sont encore (et pour longtemps) formés dans un cadre très rigide et conservateur où le régime des études évolue moins vite que celui du Petit Séminaire. Les règlements de ce dernier réaffirment qu'il a été formé "pour retirer les enfants de la corruption du siècle et les disposer à l'état ecclésiastique si Dieu les y appelle" (p. 221). C'est dire que le régime de vie y est sévère, la discipline rigide, la surveillance constante. Jean Holmes et Louis-Jacques Casault y apportent sans doute quelques adoucissements, mais le leitmotiv demeure toujours: "Avant tout, maintenez la règle" (p. 237).

L'évolution est beaucoup plus manifeste quant au programme d'études, particulièrement après 1830. La bougie d'allumage en est Jean Holmes, à titre de préfet des études. Avec un enthousiasme communicatif, il théorise sur l'éducation, enrichit le cursus (enseignement du grec, par exemple), popularise de nouvelles méthodes pédagogiques et produit des manuels, dont son célèbre *Nouvel abrégé de géographie moderne*. Sous son impulsion, conclut l'auteur, "le programme d'études du Petit Séminaire rivalise avec celui des établisse-

ments du même genre tant d'Europe que d'Amérique" (p. 307). On note des progrès semblables dans l'enseignement de la philosophie et des sciences, cette fois-ci sous l'instigation de Jérôme Demers.

Ces pages sont importantes, car elles rappellent la mise en place d'un cours classique qui se perpétuera presque tel quel au Québec, pendant plus d'un siècle. Le Séminaire de Québec servira de modèle aux autres collèges-séminaires et imposera même son programme après la fondation de l'Université Laval en 1852 et, surtout, l'affiliation obligatoire des institutions à la Faculté des Arts.

Ce quatrième volume de Noël Baillargeon est l'un de ses meilleurs. La langue y est limpide et les jugements, pondérés. Il a sans doute une sympathie évidente pour ses prédécesseurs, mais il sait aussi noter certaines déficiences. Pour ma part, j'aurais aimé qu'il parle davantage de la canadianisation de l'institution et de ses conséquences; j'aurais peut-être aussi nuancé certains portraits de professeurs ou directeurs. Tel quel, cependant, le volume est à lire avec profit en attendant l'ouvrage crucial qui suivra sur la fondation de l'Université Laval et ses conséquences sur le Séminaire de Québec.

Nive Voisine
Université Laval

A. B. McKillop. *Matters of Mind: The University of Ontario, 1791-1951*. Toronto: University of Toronto Press, 1994. Pp. 716. Can\$35.00 paper, Can\$75.00 cloth.

With *Matters of Mind*, Brian McKillop has produced an original and important contribution to the field of higher education history. His study does not fit into the traditional categories we have come to know in this area of study. He has created a unique model that will inspire others. McKillop establishes clearly from the outset that he has not written the institutional history of a university. He has studied several Ontario universities, including the University of Toronto, Queen's, Western, and McMaster, with special emphasis on the University of Toronto as it was the largest institution and was the only university to receive guaranteed provincial funding until the second decade of the twentieth century. McKillop constantly draws comparisons between each university, remaining "sensitive to . . . institutional distinctiveness" (p. xix) while underlining shared experiences. This widespread comparative approach in and of itself makes *Matters of Mind* unique in the field, as we are exposed to the "larger picture" of Ontario higher education in a single volume.